



ÉLOGE

DE M. D'ONSENBRAY.

LOUIS-LÉON PAJOT, Chevalier, Comte d'Onsenbray, naquit à Paris le 25 Mars 1678, de Léon Pajot, Comte d'Onsenbray, l'un des Directeurs généraux des Postes & Relais de France, & de Marie-Anne Rouillé, tante de M. Rouillé, aujourd'hui Ministre & Secrétaire d'État. Son Aïeul, aussi nommé Léon Pajot, Gentilhomme servant chez le Roi, fut retenu quatre ans prisonnier en Espagne, où il avoit été envoyé par la Reine, mère de Louis XIV, pour le service du Roi. Si les peines attachées au crime deshonnorent la postérité de ceux qui les éprouvent, pourquoi celles qui sont occasionnées par le zèle & la fidélité avec lesquels on sert son Roi & sa patrie, ne seroient-elles pas regardées comme des titres d'honneur ?

Le jeune d'Onsenbray fit ses humanités au collège des Jésuites de Paris ; mais pendant sa rhétorique il fut attaqué d'un mal d'yeux si considérable, qu'on craignit pour sa vue, & qu'on fut obligé de le rappeler à la maison paternelle pour être plus à portée de le secourir.

Cette circonstance sembloit devoir interrompre absolument le cours de ses études ; elle leur fut néanmoins peut-être plus utile que ne l'eût été la plus parfaite santé. Au lieu de la philosophie de l'École qu'il auroit étudiée dans les collèges, où on n'en enseignoit point encore d'autre, M. Quem, homme habile & éclairé qu'on avoit mis auprès de lui, imagina d'occuper le loisir forcé de son Élève à écouter la lecture de la philosophie de Descartes, & des bons ouvrages qu'elle avoit déjà produits : il lui en faisoit remarquer avec soin les principes & la méthode, & le tout s'imprimoit d'autant mieux dans l'esprit du jeune homme, que l'inaction presque totale de ses yeux lui ôtoit jusqu'à la moindre occasion de se distraire :

la Nature l'avoit mis dans le même état auquel on assure qu'un Sage de l'antiquité se réduisit lui-même, pour n'être pas distrait dans ses méditations. Ce fut de cette manière que M. d'Onsenbray s'occupa de la Philosophie pendant tout le temps que dura son mal ; & la preuve la moins équivoque qu'il l'avoit bien employé, fut la reconnoissance qu'il eut des soins de cet habile maître, duquel il n'a jamais voulu se séparer. La véritable Philosophie tend encore plus à orner le cœur de toutes les vertus, qu'à remplir l'esprit de nouvelles connoissances.

La vûe de M. d'Onsenbray s'étant totalement rétablie, il alla voyager en Hollande : aucun voyage n'étoit peut-être plus propre à développer les idées & les principes qu'il venoit d'acquérir. La Hollande possédoit alors M.^{rs} Hughens, Ruysch, Boerhaave, & plusieurs autres grands hommes. Quelle forme plus avantageuse pouvoit prendre la Philosophie pour plaire à quelqu'un qui y étoit déjà si bien disposé ? Le Cabinet de M. Ruysch fit sur-tout une vive impression sur lui ; il conçut dès-lors le dessein de former une pareille collection, non pas précisément de pièces anatomiques, mais de morceaux d'Histoire Naturelle, & particulièrement d'ouvrages de Méchanique, science à laquelle il étoit naturellement plus porté qu'à aucune autre ; & qui devenoit encore plus intéressante pour lui par les ingénieuses applications qu'il en voyoit faire à chaque instant en Hollande, tant pour la pratique des arts & de la navigation, que pour défendre le pays des inondations continuelles qui le menacent.

Le jeune voyageur revint de Hollande en 1698, plus Philosophe & plus Méchanicien que jamais : quelque légitime que fût cette passion, elle trouva cependant des obstacles à vaincre. Nous avons dit que M. son père étoit un des Directeurs Généraux des Postes, il destinoit M. d'Onsenbray à être son successeur dans cette place, & aussi-tôt après son retour de Hollande il commença à l'instruire de la manière d'introduire dans cette importante partie l'ordre & l'exactitude qui la rendent si avantageuse au Public & à l'État, & qu'une
 administration

administration éclairée & suivie peut seule y entretenir. M. d'Onsenbray étoit trop bon fils & trop bon citoyen pour se refuser à un travail auquel le bien public & les ordres de son père l'appeloient également ; il en fit donc sa principale occupation : mais au milieu même de ce travail il trouvoit moyen de se ménager quelques momens pour donner à ses plaisirs, c'est-à-dire, aux recherches d'Histoire Naturelle & de Méchanique ; & il commença à travailler à ce Cabinet, duquel il avoit conçu le dessein pendant son voyage de Hollande, & qu'il a rendu depuis si abondant & si célèbre.

Jusque-là il n'avoit exercé la place de Directeur général des Postes que sous le nom & sous les yeux de son père, mais l'ayant perdu en 1708, il commença à l'exercer par lui-même. Nous ne parlerons point ici de l'exactitude avec laquelle il s'en acquitta ; nous n'en pourrions rien dire dont le Public ne soit déjà parfaitement informé : mais ce que nous devons ajoûter, c'est que malgré la jeunesse de M. d'Onsenbray, qui n'avoit alors que vingt-huit ou trente ans, Louis XIV, ce Monarque éclairé & qui se connoissoit si bien en hommes, l'honora de son estime, le chargea de plusieurs affaires secrètes & délicates, desquelles il lui rendoit compte en particulier, & indépendamment des Ministres ; & qu'enfin ce Prince lui donna une marque certaine de sa confiance en le faisant appeler dans sa dernière maladie pour cacheter son testament avant de l'envoyer déposer au Parlement.

La mort de Louis XIV ne changea rien à son état, & lorsque M. le Duc d'Orléans, Régent, créa les charges de Surintendant & d'Intendant des Postes, il donna la première à M. de Torcy, & une de celles d'Intendant à M. d'Onsenbray, qui l'a possédée jusqu'à la suppression de cette charge. Ce n'étoit pas la première fois qu'il se trouvoit en liaison avec M. de Torcy, il l'avoit accompagné en Hollande lorsqu'il y alla pour les négociations qui précédèrent la paix de Ryswick, & il y avoit mérité son estime & son amitié.

Nous ne suivrons pas plus loin M. d'Onsenbray dans cette carrière étrangère à l'Académie, si cependant rien de ce qui

intéresse le bien public lui est étranger, & nous nous hâterons de le considérer sous le point de vûe qui nous touche davantage, comme Philosophe, Naturaliste & Mécanicien.

Dès qu'il s'étoit vû maître de lui-même & d'une fortune considérable, il avoit pensé à réaliser les projets qu'il avoit formés dans son premier voyage de Hollande, à l'exécution desquels il n'avoit encore, pour ainsi dire, que présumé; mais comme d'un côté les occupations de sa charge, auxquelles il ne pouvoit ni ne vouloit se dérober, & d'autre part les visites auxquelles il étoit continuellement exposé à Paris, y mettoient un obstacle presque invincible, il prit le parti de renoncer généreusement à tout ce qui fait chez le commun des hommes les agrémens de la société. Il est vrai que ce n'étoit pas pour lui un grand sacrifice; le jeu, les spectacles, & toutes ces liaisons que l'oïveté & la crainte de l'ennui forment, sans que le cœur ni l'esprit y aient souvent la moindre part, ne présentoient au jeune Philosophe que des distractions incommodes & d'insipides amusemens. Il résolut donc de les retrancher sévèrement, & de partager désormais son temps entre les occupations de sa charge & l'étude de la Physique & de la Mécanique.

Dans cette vûe, il choisit la belle maison que M. le Duc de Chaulnes avoit fait bâtir à Bercy au retour de son ambassade à Rome, que M. son père avoit achetée, & dont il avoit hérité. Cet endroit, assez près de la Capitale pour lui permettre d'y passer tous les momens que ses fonctions lui laissoient libres, en étoit cependant assez éloigné pour écarter ceux qui n'auroient pû que le distraire dans ses occupations. Il destina la plus grande partie de cette maison aux Cabinets qu'il avoit dessein de former, & aux Laboratoires qui y étoient nécessaires. Il s'y ménagea un jardin de plantes & une magnifique orangerie; le reste, disposé avec tout l'art & tout le goût possibles, formoit, grâce à l'heureuse situation du lieu, une des plus agréables retraites que la Philosophie ait jamais habitées. On n'y démêloit aucune trace de cette sévérité de laquelle on lui reproche tant de s'envelopper.

C'étoit-là que M. d'Onsenbray venoit passer tous les momens qu'il pouvoit dérober à ses devoirs. Il y entretenoit toujours un Secrétaire, un Chymiste, un Dessinateur, & tous les ouvriers dont il pouvoit avoir besoin pour l'exécution des machines qui venoient à sa connoissance, ou qu'il inventoit lui-même. Il y attiroit, autant qu'il lui étoit possible, ceux des Académiciens qu'il jugeoit les plus propres à remplir ses vûes : il y a eu pendant dix années le célèbre P. Sébastien, & feu M. Geoffroy a conduit pendant près de quatre ans son Laboratoire Chymique. On peut juger si avec son inclination & de pareils secours, il étoit à portée d'enrichir son recueil de pièces rares & intéressantes.

La route que suivoit M. d'Onsenbray le conduisoit nécessairement à la connoissance de la Physique & de la Méchanique, & en même temps elle l'approchoit aussi de l'Académie ; il y obtint en 1716 une des deux places d'Honoraires que le Roi venoit d'y établir par le nouveau règlement.

Cette place fut pour lui un nouveau motif de se livrer avec plus d'ardeur à son goût pour les Sciences, & un nouveau moyen de s'y livrer avec plus de succès ; il prenoit part à presque toutes les matières qui se traitent dans les Assemblées, & ceux qui savent combien les Sciences qui paroissent les plus différentes se prêtent mutuellement de secours, seront seuls en état de juger combien il tiroit d'utilité de son assiduité à l'Académie.

Un avantage encore plus direct étoit l'examen des différentes machines qui sont présentées à l'Académie, ou soumises à son jugement : il se prêtoit volontiers à ce travail ; souvent ces machines lui faisoient naître des idées neuves & utiles ; plus souvent encore il en fournissoit aux Auteurs, & leur faisoit quelquefois remarquer dans leurs propres ouvrages des avantages qu'ils n'y avoient pas aperçûs, ou des défauts qu'il leur donnoit ordinairement le moyen de corriger.

Il arrive souvent aux Méchaniciens d'être trompés par les modèles, dans lesquels on ne conserve pas assez aux parties

de la machine la même proportion qu'elles doivent avoir en grand. Pour éviter cette illusion, M. d'Onsenbray se servoit dans ses recherches & dans ses épreuves de bois équarris, qui avoient entr'eux exactement en petit la même proportion que les bois de charpente ont ordinairement en grand. Il s'étoit fait un *chantier fictif*, s'il m'est permis d'user de ce terme, comme ceux qui travaillent aux essais des métaux se font un *quintal fictif*; il évitoit encore par-là de tomber dans l'inconvénient d'employer des bois de mesures différentes de la mesure ordinaire. La même chose avoit lieu pour les pièces de fer ou de cuivre, & il disoit que par ce moyen il lui arrivoit rarement d'être trompé, du moins de ce chef, dans l'effet qu'il attendoit de ses machines.

Quoique la place qu'il occupoit à l'Académie ne l'engageât à aucun travail, il donnoit cependant de temps en temps des Mémoires. On a de lui une machine pour battre la mesure des différens airs de musique d'une manière toujours fixe & indépendante du caprice des Musiciens; une construction de mesures pour les Liquides, qui lui avoit été demandée par le Corps de Ville de Paris, & qui prévient, autant qu'il est possible, tous les abus en cette partie. Mais ce qu'il a donné de plus singulier & de plus ingénieux, est un instrument propre à observer la direction & la force du vent. Les instrumens ordinaires sont purement passifs, & comme des outils dans la main de l'Observateur. L'*Anémomètre*, ou *mesure-vent*, est d'une espèce bien plus singulière; l'instrument fait, pour ainsi dire, observer lui-même & écrire ses observations. Une girouette fait, par le mouvement de la tige à laquelle elle est attachée, présenter différentes pointes ou crayons fixés à différentes hauteurs sur le contour d'un cylindre; ces hauteurs représentent donc les différentes directions de la girouette ou les différens airs de vent. Un papier roulé sur un tambour vertical est forcé, par le mouvement d'un pareil tambour mené par une horloge, de passer devant ces crayons & de recevoir la trace de celui qui est tourné vers lui: si c'étoit toujours le même, cette trace seroit une

ligne horizontale; mais si le mouvement de la girouette fait changer le crayon, alors le papier se trouve chargé de différens traits dont la hauteur indique le point de l'horizon d'où le vent a soufflé, & la longueur, le temps pendant lequel il y est demeuré. Au moyen d'un petit moulin à la Polonoise, & d'un poids dont le cordon est dévidé sur une fusée, le même instrument écrit encore quelles ont été pendant ce temps les différentes forces du vent. Les statues immortelles de Vulcain si bien décrites par Homère, n'en savoient peut-être pas davantage.

M. d'Onsenbray n'étoit cependant pas tellement borné à l'étude de la Méchanique & de l'Histoire Naturelle, qu'il ne se permît quelquefois des écarts vers d'autres objets. Le volume de l'Académie qui vient de paroître *, contient un Mémoire de lui sur les carrés magiques, dans lequel il donne une manière très-simple de les construire. Rendre la solution d'un problème plus facile, en laissant subsister les conditions dont il est chargé, est imiter en quelque sorte la Nature, qui met toujours la magnificence dans le plan de ses ouvrages, & la simplicité dans l'exécution.

Au milieu cependant de toutes ces occupations, le principal objet de M. d'Onsenbray étoit la perfection de son Cabinet; il y travailloit sans relâche, & il l'avoit déjà rendu si riche & si complet dès 1717, que peu de Seigneurs étrangers venoient en France sans le visiter. Nous pouvons mettre dans cette liste le Czar Pierre I, qui de retour dans ses États envoya à M. d'Onsenbray des ouvrages de tour, travaillés de sa propre main, & le tour sur lequel il les avoit travaillés. L'Empereur à présent régnant & le Prince Charles de Lorraine y vinrent plusieurs fois pendant leur séjour à Paris; l'Empereur sur-tout y prit un plaisir infini, & en auroit volontiers fait l'acquisition, s'il eût été possible. Le feu Électeur de Bavière, le Roi de Pologne, Duc de Lorraine,

* Ceci étoit vrai. Le 13 Novembre 1754, lorsque cet Éloge fut prononcé, le volume de 1750, dans lequel se trouve le Mémoire dont nous venons de parler, venoit de paroître.

les Princes de Saxe-Cobourg & de Saxe-Gotha, & en général tous les Princes d'Allemagne & de Pologne qui sont venus en France, ont été voir les Cabinets de M. d'Onsenbray, & quelques-uns y sont revenus plusieurs fois. Les deux Ambassadeurs du Grand-Seigneur, Mehemet & Saïd Effendi, y sont venus tous deux, & en sont sortis pleins d'une admiration d'autant plus flatteuse pour M. d'Onsenbray, que ces deux Seigneurs, & sur-tout Saïd Pacha, avoient l'esprit assez cultivé pour en connoître tout le prix.

Dans ces occasions, M. d'Onsenbray favoit parfaitement faire les honneurs de sa maison, non seulement par les magnifiques repas qu'il donnoit, mais encore par les fêtes élégantes & ingénieuses dont il les accompagnoit. Ces fêtes prenoient un peu sur ces occupations dont il faisoit tant de cas, mais c'étoit pour l'honneur des Sciences & de la Philosophie qu'il les donnoit, & il se trouvoit bien payé de ce qu'elles lui coûtoient, quand il croyoit pouvoir leur procurer des protecteurs ou des prosélites.

Il n'avoit rien épargné pour remplir ce Cabinet de pièces curieuses & intéressantes, mines, singularités d'Histoire Naturelle, préparations anatomiques, rien ne lui coûtoit pour remplir cet objet; une seule *pépite* ou morceau d'or trouvé tout formé dans une mine, lui avoit coûté quatorze mille livres. Il avoit profité d'une liqueur inventée par le sieur Guyot, pour former une collection de Plantes conservées entières dans cette liqueur; & il en avoit été si content, qu'en mourant il pria le Roi de recevoir ce secret & d'en récompenser l'auteur; prière qui a été suivie d'un plein effet, S. M. ayant bien voulu lui accorder une pension considérable.

Mais ce qui rendoit le Cabinet de M. d'Onsenbray plustôt unique que le premier en son genre, c'étoit l'immense collection de Pièces de Méchanique qu'il y avoit formée. Il n'y avoit aucune machine singulière, aucune pièce nouvelle d'horlogerie, d'hydraulique, &c. de laquelle il n'eût au moins un modèle, & il s'y en trouvoit un grand nombre de sa composition.

Nous ne pouvons passer sous silence une partie singulière de ce Cabinet, c'est une espèce de Géométrie élémentaire, toute en machines. Au lieu des raisonnemens par lesquels on conclut l'égalité de certaines quantités, ou la génération de certaines lignes, des machines ingénieusement imaginées présentent aux yeux, par des mouvemens continus, la preuve de ces vérités; & cette invention, très-ingénieuse par elle-même, est encore plus estimable par le motif qui l'a produite. Le Roi dans sa jeunesse lui avoit souvent fait l'honneur de venir à Bercy; feu M. le Maréchal de Villeroi demanda à M. d'Onsenbray s'il ne seroit pas possible de faciliter à ce jeune Prince l'étude des Mathématiques, par le moyen de quelques machines qui représentassent aux yeux ce qui n'est ordinairement présenté qu'à l'esprit; aussi-tôt il inventa cette manière de démontrer, jusqu'alors inconnue. Les élémens de Géométrie les plus parfaits, donnés en toute occasion, n'auroient fait voir que sa capacité en ce genre; ceux-ci sont une preuve subsistante de son attachement pour son Roi. Nous laissons aux cœurs françois à décider lequel des deux mérite la préférence.

Il avoit aussi reçu beaucoup de visites de feu M. le Duc d'Orléans, Régent: ce Prince, dont le vaste génie embrassoit toutes les Sciences, ne pouvoit manquer de se plaire dans un lieu où celles qui sont les plus utiles aux hommes se trouvoient rassemblées; & pour payer en quelque sorte à M. d'Onsenbray les plaisirs qu'il y avoit goûtés, il lui donna le fameux verre ardent construit par M. de Tschirnhaus, & connu sous le nom de *miroir ardent du Palais-royal*. Ce Prince auroit eu de la peine à imaginer un présent qui lui eût été plus agréable.

La collection qu'avoit formée M. d'Onsenbray lui étoit extrêmement utile. On ne pouvoit lui montrer une machine, qu'il ne vît sur le champ ce qu'elle avoit de commun avec celles qui existoient déjà, & ce qu'elle pouvoit avoir de plus parfait ou de moins avantageux. Un seul coup d'œil & une comparaison toujours facile à faire, lui donnoient sans peine ce qu'un autre Mécanicien n'eût pu trouver qu'avec un long circuit de raisonnemens.

Dans ce même lieu où il recevoit les visites des plus grands Princes, il recevoit, & peut-être avec plus de plaisir, celles des Philosophes, & sur-tout des Académiciens ses confrères. C'étoit dans les entretiens qu'il avoit avec eux, qu'il se délassoit de ses travaux & qu'il puisoit des idées pour en entreprendre de nouveaux. Il étoit toujours prêt à faire exécuter ce qu'ils lui proposoient, dès qu'il le croyoit utile; en un mot, il étoit toujours & en tout temps disposé à concourir au bien public & à la gloire de l'Académie, ou, pour le dire en moins de mots, vrai citoyen & Académicien zélé. C'est de cette manière qu'il a passé, sans aucune inégalité, tout le temps de sa vie.

Dès le mois d'Octobre 1753, il se sentit attaqué d'une maladie qu'il ne regarda d'abord que comme une érépelle ordinaire, mais qui devint dans peu une éruption violente; il jugea lui-même son état dangereux, & après avoir pris les précautions que la Religion, de laquelle il avoit toujours été pénétré, exigeoit de lui, il voulut donner au Public, aux Sciences & à l'Académie une dernière marque de son attachement; dans cette vûe, il pria M. Rouillé de faire agréer au Roi le don qu'il vouloit faire à l'Académie de ses Cabinets, avec des conditions qui les rendissent utiles au Public & aux Sciences: car, malgré tout son attachement pour cette Compagnie, l'intérêt du Public & des Sciences lui étoit encore plus cher; & cette façon de penser ne diminuera en rien la reconnoissance de l'Académie, qui se pique des mêmes sentimens. Le Roi sentit toute la générosité de M. d'Onsenbray, & non seulement lui accorda son agrément, mais voulut bien encore se charger de loger au Louvre & à portée de l'Académie, ce riche dépôt, & de pourvoir à tout ce qui seroit nécessaire pour l'entretenir & pour mettre le Public en état d'en profiter.

Dès que M. d'Onsenbray eut reçu cette nouvelle, il fit part à l'Académie de ses intentions, & fit le premier Décembre 1753, un codicile par lequel il légua à l'Académie ses Cabinets. Par le même acte il prescrivit les conditions auxquelles

auxquelles il fait ce don, qui tendent toutes à l'assurer à l'Académie & à le rendre utile au Public.

Plus tranquille après cet arrangement, il ne cessa de s'occuper des moyens d'augmenter le présent qu'il venoit de nous faire; il donna même plusieurs commissions à ce sujet, & si sa mort les a rendues sans effet, elle ne doit pas du moins diminuer notre juste reconnoissance.

Ce fut là l'unique occupation de M. d'Onsenbray pendant tout le reste de sa maladie. Quoique son mal lui causât des douleurs insupportables, cette longue épreuve n'ébranla pas un moment sa constance & sa résignation; elle n'altéra pas même un fond de gaieté qui lui étoit naturel. Il sut mettre ses maux à profit, par la patience avec laquelle il les endura, & finit sa carrière le 22 Février de cette année, âgé de près de soixante-seize ans.

Tout le cours de sa vie a été une constante & exacte pratique de l'équité naturelle. Pendant tout le temps qu'il a été à la tête des Postes, aucun Commis n'a pû se plaindre d'avoir été révoqué par caprice & sans raison légitime; bien loin de-là, il avoit soin de placer les enfans de ceux qui avoient bien servi: une commission sous lui, étoit presque pour d'honnêtes gens un véritable héritage. Dans son domestique, il étoit bon maître, mais sévère, ne souffrant pas qu'on lui manquât; du reste, extrêmement attentif à pourvoir ceux qui étoient à son service de tout ce dont ils pouvoient avoir besoin, tant en santé qu'en maladie. Il n'étoit pas même nécessaire de lui appartenir pour éprouver la sensibilité de son cœur; tout honnête homme malheureux y avoit droit. Outre les sommes considérables dont il confioit la distribution aux Curés de Saint-Germain-l'Auxerrois & de Sainte-Marguerite, ses paroisses de Paris & de Bercy, il s'en étoit réservé d'autres qu'il distribuoit par lui-même & secrètement, voulant éviter cette cruelle manière de soulager les malheureux, en blessant des sentimens qui survivent souvent dans les cœurs bien placés, aux dignités & à la fortune. Il faisoit distribuer aux malades de Bercy, par l'Artiste qu'il y entretenoit, tous les

154 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE
remèdes dont ils avoient besoin, & souvent même d'autres
secours.

M. d'Onsenbray avoit eu sept frères ou sœurs, desquels
il y en avoit eu plusieurs de mariés; il s'est cru permis de
se choisir un héritier entre tous ses neveux. Son choix a été
en faveur de M. le Gendre, Lieutenant général des Armées
du Roi, frère de feu M. le Président le Gendre, & fils
de M. le Gendre, successivement Intendant de Montauban,
de Pau & de Tours. Il lui avoit donné de son vivant la
Terre d'Onsenbray, & il l'a fait par testament son légataire
universel, assignant à ses autres héritiers des legs particuliers
considérables.

Sa place d'Académicien-Honoraire a été remplie par M.
le Maréchal de Lowendal.

